Mars 2020

LIAISONS

Bulletin de la Faculté des arts et des sciences sociales de l'Université de Moncton

numéro 4

UNIVERSITÉ DE MONCTON
CAMPUS DE MONCTON

Mot de bienvenue

Liaisons, le bulletin de la Faculté des arts et des sciences sociales, en est déjà à son quatrième numéro, qui a pour thème l'enseignement à son sens large. Comme vous le savez, l'objectif du bulletin est d'accroître la visibilité de la Faculté tant à l'intérieur des murs de l'Université qu'à l'extérieur. En plus des articles clés, le bulletin comporte des rubriques « Saviez-vous que? » et des informations d'ordre plus général. Le bulletin saura, par son contenu, mettre en valeur non seulement la diversité et la richesse des disciplines de la Faculté, parfois méconnues, mais aussi leur apport inestimable à la communauté universitaire et à la société. Autrement dit, il s'agit d'une carte de visite de la Faculté.

Enfin, nous souhaitons remercier les auteures et auteurs pour leurs contributions. N'eût été leur collaboration, le bulletin n'aurait pu voir le jour.

Bonne lecture.

Les membres du Comité facultaire des communications (2019-2020)

Matthieu LeBlanc (vice-doyen et président du comité)

Cynthia Létourneau (professeure)

Michel Mallet (professeur)

Mario Paris (professeur)

Cynthia Potvin (professeure)

Mélanie Roy (secrétaire administrative)

Contact :
matthieu.leblanc@umoncton.ca

Mot du doyen

Au moment où la thématique de l'apprentissage expérientiel apparaît, du moins au Nouveau-Brunswick, comme la nouvelle expression à la mode et qu'elle vient par ailleurs (mais est-ce vraiment un hasard?) appuyer les efforts déployés par les gouvernements pour inciter les universités à développer des manières de rapprocher le plus près possible l'expérience que vivent les étudiantes et les étudiants durant leurs études de ce qu'elles et ils pourraient être appelés à vivre plus tard sur le marché du travail, sans doute est-il utile de s'interroger sur ce que tout cela peut bien signifier.

La question est importante, car cette nouvelle orientation ne l'est au fond pas vraiment. L'arrière-plan de ce discours sur l'apprentissage expérientiel conforte parfois l'impression, certainement fausse mais malheureusement assez largement partagée au sein de la société, que les universités seraient déconnectées du monde réel et que leur utilité ne serait pas aussi manifeste qu'elle le devrait. À cet égard, il convient de ne pas perdre de vue que l'apprentissage expérientiel se pratique déjà dans les universités de manière bien plus intensive et répandue qu'on ne le pense. Il y a bien entendu, et dans de nombreux programmes, des apprentissages qui se font par expérience directe, par exemple dans le cadre d'un stage (coopératif ou non), d'exercices sur le terrain, de travaux pratiques et d'autres formes visant le développement de techniques et de compétences appliquées. Ces apprentissages sont en lien direct et étroit avec ce qu'une étudiante ou un étudiant devra concrètement pouvoir faire à la suite de l'obtention de son diplôme.

Reste que ces apprentissages de type expérientiel ne représentent qu'un aspect de la qualité d'un enseignement, d'une éducation, d'une formation ou d'un programme. Ces apprentissages de type expérientiel ne prennent en fait leur véritable sens et n'acquièrent leur importance que dans le cadre plus large d'une éducation universitaire qui permettra à l'étudiante et l'étudiant d'apprendre à travailler de manière collaborative et de contribuer à une communauté d'apprentissage, y compris en participant aux projets et aux travaux de recherche, de développement, de création ou d'innovation de professeures et professeurs; d'apprendre à générer, à organiser et à analyser des données, qu'elles soient de nature quantitative ou qualitative; d'apprendre à développer des capacités à ordonner ses idées, à structurer sa pensée, à rédiger des synthèses et à en partager ses résultats; d'apprendre à jeter un regard expert, mais critique, constructif et innovant sur les défis qui se présentent, en salle de classe comme hors de la salle de classe; d'apprendre à établir des liens entre la théorie et la pratique et à intégrer les savoirs, les connaissances et les compétences qui sont générés du fait de l'interaction; d'apprendre à participer plus largement à sa collectivité et à sa communauté, sous la forme par exemple d'une contribution en services académiques au sein des divers comités de l'Université ou hors de ses murs; etc.

Ces apprentissages qui sont souvent déterminants dès les premiers cours sont au cœur de ce qu'une formation universitaire offre et ils préparent non seulement l'étudiante et l'étudiant à intégrer le monde du travail, mais ils les préparent également et plus fondamentalement à un monde qui sera appelé à évoluer rapidement, et parfois de manière importante et passablement difficile à prévoir. Dans ces circonstances, ce dont la société a besoin, ce n'est pas un arrimage plus étroit entre une éducation et le monde du travail, mais entre l'enseignement, l'éducation et la société. L'une des principales leçons que nous devrions collectivement tirer des deux derniers siècles, c'est que l'économie et le monde du travail doivent être imbriqués dans une société plutôt que le contraire. La société, pas plus que l'université, ne doit pas être comprise comme étant au service d'une économie ou destinée à d'abord satisfaire les besoins du monde du travail.

Au fond, et pour revenir au Nouveau-Brunswick, c'est dans la conception assez étroite que notre gouvernement a de l'enseignement supérieur et des universités que le bât blesse. Obnubilé par divers indicateurs et autres mesures comptables de performance qui visent, selon le gouvernement, à assurer « un meilleur rendement sur les impôts »[1], le gouvernement semble perdre de vue que la vraie mesure permettant de juger de la raison d'être d'une université n'est vraisemblablement pas son coût *toutes choses étant égales par ailleurs*, mais elle se juge au type de société qu'elle permet de concevoir et dans laquelle nous souhaitons vivre. Rappelons à cet égard qu'au Nouveau-Brunswick, le taux d'emploi de la population âgée de 25 à 64 ans augmente de manière constante avec le niveau de formation le plus élevé atteint : 69 % pour ceux qui possèdent un diplôme du secondaire, 85 % pour ceux qui possèdent un baccalauréat et 89 % pour ceux qui possèdent une maîtrise ou un doctorat[2]. La même étude indique toutefois que si une augmentation dans la proportion de jeunes de 20 à 24 ans aux études a été observée presque partout au Canada au cours des huit dernières années, le Nouveau-Brunswick fait quant à lui bien piètre figure avec un recul de 4 %[3].

Jean-François Thibault
Doyen de la Faculté des arts et des sciences sociales

1. Dominic Cardy, ministre de l'Éducation et du Développement de la petite enfance, sur les ondes de la CBC, 6 février 2020.
2. Statistique Canada, *Indicateurs de l'éducation au Canada : une perspective internationale*, 2018, p. 82.
3. *Ibid.*, p. 67.

Une activité brise-glace dès le premier cours : bénéfique ou non?

Denys T. Landry

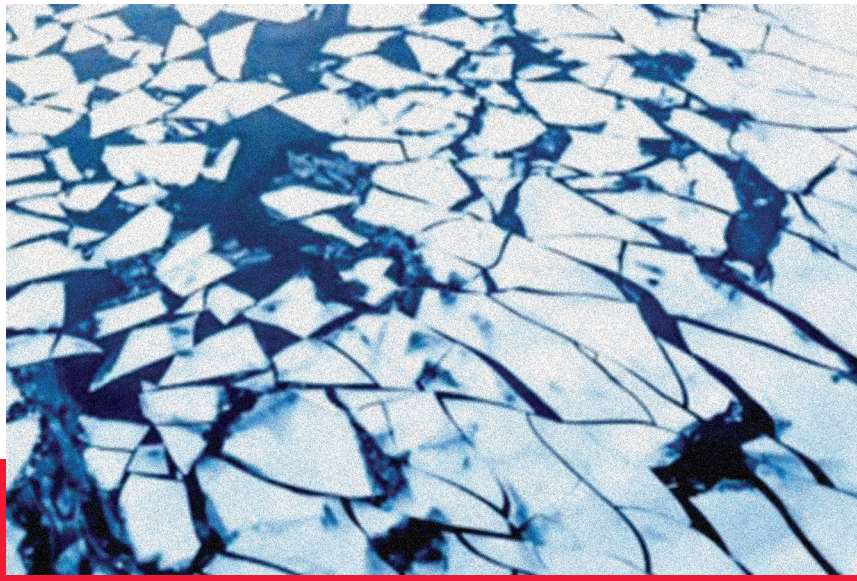
Depuis plus de 20 ans, j'ai le privilège d'enseigner au niveau universitaire. Évidemment, le premier cours de chaque session donne le ton au semestre, et c'est pour cette raison que, dès le jour de rencontre, je propose à mes étudiantes et étudiants de faire une activité brise-glace. Bien que je voie certaines personnes qui sourient, je remarque en particulier celles qui semblent éprouver un fort sentiment d'inconfort, voire de panique. Promptement, je rassure tout le monde que les étudiantes et étudiants qui ont participé à cette activité par le passé ont survécu à cette expérience! Il va sans dire que cette plaisanterie détend l'atmosphère, et c'est à ce moment que j'invite la première « victime » à briser la glace et à se présenter.

Lors de cette activité, je donne à l'étudiante ou à l'étudiant l'option de rester assis ou bien de se lever pour fournir les informations suivantes : son prénom, son programme d'études et trois de ses passe-temps ou vedettes préférés. Ces derniers temps, étudiantes et étudiants de la génération du millénaire mentionnent qu'ils aiment, dans leurs temps libres, regarder Netflix, écouter de la musique et voyager; certaines vedettes préférées récurrentes sont les joueurs de hockey Sidney Crosby et Carey Price ainsi que les artistes Rihanna et Luke Bryan. Je pose toujours une question qui concerne une des réponses fournies. Chaque échange dure environ une minute, donc il faut prévoir environ une demi-heure si on a une trentaine d'étudiantes et d'étudiants dans le cours. À la fin de l'activité brise-glace, je me présente enfin et dévoile mes propres loisirs favoris et les célébrités que je préfère.

À mon avis, nombreux sont les bienfaits immédiats de l'activité brise-glace. Par l'intermédiaire de cette activité, je parviens à offrir un accueil chaleureux et à créer une atmosphère conviviale. Un des avantages les plus importants d'une telle activité est qu'elle favorise à la longue un climat propice à l'apprentissage, à la communication et à la coopération.

Après tout, les étudiantes et étudiants se sentiront plus à l'aise de poser des questions en classe et de travailler en groupe, car elles et ils auront tous déjà parlé devant le groupe et auront tous quelques renseignements à l'égard de leurs camarades de classe et du professeur. De plus, il est probable qu'ils seront plus prêts à demander de l'aide au professeur.

L'aspect de l'enseignement qui me tient toujours à cœur, après de nombreuses années d'expérience, est l'aide personnalisée que je peux fournir aux étudiantes et étudiants afin qu'elles et ils puissent assimiler le matériel pédagogique. En d'autres mots, j'adapte mon approche pour répondre à leurs besoins. Pour ce faire, je m'appuie sur des stratégies d'apprentissage novatrices (discussions en classe, débats et jeux) et l'intégration de technologies éducatives pour expliquer les notions de façon dynamique et motiver les étudiantes et étudiants. Comme en témoignent les commentaires d'étudiantes et d'étudiants dans les évaluations, ces activités pédagogiques sont très appréciées; elles constituent des moyens efficaces qui contribuent à l'engagement des étudiantes et étudiants du 21e siècle. Parmi ces activités faites en classe, je chante principalement les louanges de l'activité brise-glace, car en donnant aux apprenantes et aux apprenants le droit de parole, elle les met au cœur de l'apprentissage.



En art dramatique, la formation ne prend jamais fin

Marcia Babineau

La formation en art dramatique reçue à l'université constitue une base qui permet une grande souplesse et qui s'adapte bien aux changements importants qui permettent à la pratique de se tenir à l'affût des tendances dans notre champ d'activité. Ainsi, en avril 2019, durant mon congé sabbatique de l'Université de Moncton, j'ai participé, à titre de metteuse en scène, à l'une des productions les plus ambitieuses du théâtre acadien. Il s'agit de *Winslow*, un spectacle multidisciplinaire monté au théâtre l'Escaouette, spectacle où les interprètes et l'équipe de concepteurs ont dû faire face à toute une série de défis qu'ils ont relevés avec brio. Cette souplesse et cette approche éclectique se greffent à la formation qu'ils ont reçue, ici, à l'université, une formation où la première règle est sans doute de ne rien tenir pour acquis et d'accepter que la formation reçue ne s'arrête sûrement pas avec la fin des études universitaires. Chaque spectacle propose toujours une approche nouvelle, et la nouveauté, même si elle a la propriété d'échapper à la monotonie, se voit toujours comme un défi. Ce fut le cas pour *Winslow*, un spectacle qui aborde le sujet de la Déportation, mais en y intégrant plusieurs styles de jeu et en y alliant la technologie pour donner un spectacle haut en couleur.

Les huit interprètes qui ont donné vie à de nombreux personnages sont tous finissantes et finissants du Département d'art dramatique et ont dû s'impliquer dans un grand éventail de performances allant du jeu au mouvement, et du chant à la manipulation de marionnettes. Comme cette dernière discipline ne fait pas partie du cursus du Département, nous avons fait appel à Pierre Robitaille, l'un des plus grands spécialistes au pays. De la fabrication à la manipulation, il a su, en un temps record, transmettre son savoir et son expertise aux comédiennes et comédiens qui se sont montrés vivement intéressés. Leurs performances en a surpris plus d'un. Il existe plusieurs types de marionnettes. Les nôtres étaient des « marionnettes de contrôle » qui exigent une approche très particulière. Manipulée par plusieurs interprètes à l'aide de contrôles fixés sur différentes parties du corps (bras, jambes et tête), la marionnette se joue à vue (les manipulateurs sont tout de noir vêtus et la marionnette est éclairée par un couloir de lumière : le public oublie ainsi les manipulateurs, et cela confère un aspect magique au déplacement des marionnettes). Ce type de jeu exige une grande précision et demande à la comédienne ou au comédien de faire preuve d'humilité en mettant la marionnette à l'avant-plan.

Ceci n'est qu'un exemple des nombreuses techniques que les finissantes et finissants du Département auront à apprendre dans le milieu du théâtre, bien sûr, mais aussi des activités qui lui sont connexes telles que le cinéma, la télévision et même les médias. À cet effet, il y a bien d'autres exemples que nous pourrions citer, mais il est important de savoir ici que nous enseignons la base d'un art qui comprend plusieurs aventures.

C'est la raison pour laquelle nous offrons, au Département, un enseignement qui permet une grande souplesse, conscients du fait que notre domaine et le monde qui nous entoure sont en constante évolution et qu'il est nécessaire d'évoluer avec ces changements nombreux et de plus en plus fréquents. C'est le cas des nouvelles technologies de scène qui font leur apparition, mais c'est aussi celui d'un art très ancien, comme celui de la marionnette, qui nous émerveille encore par la magie, que le théâtre continue de nous faire voir et entendre.

Le parc écologique comme outil didactique

André Lapointe

L'homme doit être à nouveau en contact avec les choses au-dessous de lui,
animaux, plantes et nature, et celles au-dessus, anges et esprits.
Joseph Beuys

L'ensemble des mouvements de la sculpture moderne se rapporte à deux systèmes de référence : un système transversal axé sur les découvertes intellectuelles d'une époque donnée (scientifiques, idéologiques, littéraires ou encore picturales, par exemple); et un schéma circulaire plus élastique en principe axé sur des phénomènes temporels et spatiaux du monde naturel et sur des valeurs spirituelles éternelles[1]. Ces principes s'appliquent toujours. Certains artistes privilégieront les nouvelles technologies numériques et les découvertes scientifiques actuelles, tandis que d'autres utiliseront la terre et les végétaux, par exemple, pour exprimer leurs idées.

Le Parc écologique du Millénaire de l'Université de Moncton, situé entre l'édifice Lafrance et le quartier Sunny Brae, a été fondé en 2000 par le professeur de sociologie Ronald Babin. Auparavant, ces terrains vagues étaient utilisés dans le cadre d'un cours de dessin. Les étudiantes et les étudiants s'en servaient pour y réaliser des projets de type *land art* et survoler les lieux en Cessna afin d'y photographier leurs travaux.

Dès 2001, un partenariat avec l'Association acadienne des artistes professionnel.le.s du Nouveau-Brunswick donnait naissance au volet artistique du parc. Trois objectifs furent alors établis. Le premier était de transformer les lieux en laboratoire de recherche en art/nature, le deuxième, d'y organiser des symposiums et d'y installer des œuvres permanentes et croissantes par l'entremise de plantations d'arbres, d'arbustes et de plantes, et le troisième, d'en faire un musée d'art/nature à ciel ouvert relié à la Galerie d'art Louise-et-Reuben-Cohen.

Le coup d'envoi fut donné en novembre 2002 lors de l'installation d'une première œuvre permanente et croissante d'art/nature intitulée *Entrée* (métaphore : pour un nouveau rapport avec la nature), œuvre créée et réalisée par Nils-Udo, pionnier et artiste allemand reconnu et respecté mondialement pour la qualité de ses nombreuses réalisations d'art/nature. Cette première installation fut suivie en 2004 par le premier symposium d'art/nature au parc écologique. Ce premier évènement regroupait neuf artistes dont cinq étaient des anciennes et anciens du Département des arts visuels : Joël Boudreau, Gerry Collins, Julie Forgues, Priscilla Doucet et Jean-Yves Vigneau.

Le thème « Art/nature, écologie et société » a servi de fil conducteur aux artistes invités ainsi qu'aux théoriciens qui ont participé à une table ronde où il a été question des enjeux artistiques, sociaux et écologiques de l'art/nature dans nos sociétés. Lors de cet évènement, une deuxième œuvre permanente fut installée. Il s'agit de l'œuvre *Absorption*, de l'artiste québécoise Francine Larivée. Deux autres symposiums ont eu lieu depuis. Le symposium d'art/nature 2012 regroupait neuf artistes nationaux et internationaux dont, entre autres, deux artistes autochtones, Michael Belmore de Toronto, Ned Bear de Fredericton, Jean-Denis Boudreau, ancien du Département des arts visuels et Bob Verschueren, artiste belge de renommée internationale. Ce deuxième symposium a laissé des souvenirs tangibles au parc, dont l'œuvre de Ned Bear, *Pawakan*, celle de Paul Griffin, de Sackville, *Sarcophage pour un orme*, et celle de Bob Verschueren, *Renaître*. L'évènement fut couronné par la prestation d'une œuvre musicale inédite et singulière composée par le professeur Richard Gibson (Sylviphonie) et dirigée par l'ensemble Deschênes/Gibson.

L'édition 2016, sur le thème « négocier le territoire », regroupait neuf artistes locaux, nationaux et internationaux : de Moncton, Daniel Dugas, Valérie Leblanc et Marie-Ève Cormier; de Tracadie-Sheila, Marika Drolet-Fergusson et Mathieu Boucher-Côté; de Caraquet, Denis Lanteigne; du Québec, Camille Bernard-Gravel, Douglas Scholes et José Luis Torres; de Vancouver, Sonja Hébert; et de la France, Gilles Bruni et Sénocosme. Ce troisième évènement comportait trois volets : création, conférences et écriture.

Les œuvres et les manifestations artistiques au parc écologique constituent un laboratoire de recherche dans le cadre de plusieurs activités reliées à la Galerie Louise-et-Reuben-Cohen, et à l'enseignement de la sculpture et de l'histoire de l'art au Département des arts visuels. Au cours de l'été, plusieurs activités sont offertes au public à la Galerie d'art. On y offre des visites interactives et des ateliers pour les jeunes de 5 à 12 ans, qui sont invités à créer des travaux d'art/nature, individuels ou collectifs, en utilisant strictement des éléments naturels récupérés dans le parc.

On y organise aussi une chasse au trésor à partir d'indices portant sur les œuvres du parc ainsi que les espèces de la flore qu'on y trouve[2]. Dans le cadre des cours d'histoire de l'art, les œuvres du parc contribuent aussi au cours d'*Histoire de l'art canadien*, notamment sous forme de chasse au trésor. Dans le cadre de séminaires, elles font l'objet de discussions dans le contexte contemporain et permettent aux étudiantes et aux étudiants d'en faire l'expérience plutôt que de découvrir des œuvres par l'entremise de diapositives[3]. En sculpture, les étudiantes et les étudiants des cours avancés sont invités à travailler directement sur le lieu et en relation au lieu (*in situ*) afin de développer une sensibilité autre que dans l'atelier traditionnel. Ainsi, l'eau, la terre, le vent et le feu, par exemple, deviennent des outils de création et de sensibilisation à la nature qui nous entoure et que nous habitons.

1. Qu'est-ce que la sculpture moderne?
2. Informations recueillies auprès d'Alisa Arsenault, chargée de cours en arts numériques au Département des arts visuels.
3. Informations recueillies auprès de Julie Lynne Drisdelle, chargée de cours en histoire de l'art au Département des arts visuels.

L'équipe des symposiums au parc écologique est constituée de Ronald Babin, professeur au Département de sociologie. Jean-Pierre Caissie, codirecteur de l'Association acadienne des artistes professionnel.le.s du Nouveau-Brunswick. Nisk Imbeault, directrice conservatrice de la Galerie Louise-et-Reuben-Cohen, et d'André Lapointe, professeur de sculpture au Département des arts visuels.

SAVIEZ-VOUS QUE?

Département d'anglais

Le programme *Mode d'emploi*, un exemple de collaboration avec le Département d'anglais

Mode d'emploi est un projet pilote d'une année, renouvelable, initié par le RDÉE NB[1] et financé par IRCC[2]. Il s'agit d'un programme de formation dont les objectifs sont de favoriser l'intégration au marché du travail des femmes immigrantes francophones de minorités visibles et de leur fournir un service d'accompagnement. Nous faisons appel à de nombreux partenaires pour la réussite du programme[3].

Pendant six semaines, nos participantes sont amenées à développer leur confiance en elles, à renforcer leurs compétences relationnelles, à mieux valoriser leur curriculum, à mieux connaître les normes et le marché du travail et à participer à des activités de réseautage professionnel. Nous insistons beaucoup sur la diversité culturelle et sur la compréhension de la culture de travail en entreprise. Nous les aidons à développer leur confiance à s'exprimer en anglais. Nous aimerions profiter de cette occasion pour saluer Sarah Ching, Ashley Fortune et Josephine Vautour – toutes les trois étudiantes du Département d'anglais – pour leur précieuse instruction en anglais.

Mode d'emploi a bien d'autres avantages qui en font la spécificité. Suivre ce programme nécessite toute une organisation de la part de nos participantes et installe dans leur quotidien une certaine routine de travail. C'est un lieu de rencontre et de création de liens, un lieu de partage des préoccupations communes et de soutien mutuel. Enfin, pour qu'elles puissent participer au programme, la garde des enfants est prise en charge, tandis qu'une aide pour le transport leur est fournie.

Khadidja SALL
Coordonnatrice de projet

1. Réseau de développement économique et d'employabilité du Nouveau-Brunswick.
2. Immigration, Réfugiés et Citoyenneté Canada.
3, CAFI, AHS, CODAC, MÉPFT, Département d'anglais de l'Université de Moncton, Bibliothèque de Moncton, ONB, Chambre du commerce.

Département des arts visuels

Saviez-vous que, grâce à un don de Casino Nouveau-Brunswick, l'Université de Moncton et l'Université Mount Allison ont accueilli comme artiste en résidence, pour un mandat de deux ans (2016-2018), l'artiste multidisciplinaire originaire de l'Ontario, Karen Trask? M^me^ Trask a publié en automne 2019 dans le numéro 246 de *Vie des Arts* un article dans lequel elle fait part, entre autres, d'un de ses projets réalisés lors de cette expérience artistique, tout en exprimant qu'elle est devenue mentore auprès des étudiantes et étudiants avec qui elle a travaillé étroitement. En somme, Karen Trask résume dans cet article qu'une résidence d'artiste est une opportunité de travailler dans un contexte, une perspective, une culture et une géographie autres qui ne font que stimuler la création.

SAVIEZ-VOUS QUE ?

Département d'études françaises

Georgette LeBlanc, écrivaine en résidence

À la session d'automne 2019, le Département d'études françaises a accueilli Georgette LeBlanc à titre d'écrivaine en résidence. Elle était disponible pour rencontrer les étudiantes et les étudiants ou les membres du personnel à son bureau au Centre de recherche en linguistique appliquée (CRLA).

Une subvention du CRSH est accordée à Joceline Chabot, Sylvia Kasparian et Jean-François Thibault

Dans le cadre du concours de subventions Savoir, trois membres du corps professoral de la Faculté des arts et des sciences sociales – la chercheure principale, Joceline Chabot, professeure titulaire au Département d'histoire et de géographie; la cochercheure Sylvia Kasparian, professeure titulaire au Département d'études françaises; et le collaborateur Jean-François Thibault, doyen de la Faculté des arts et des sciences sociales et professeur titulaire à l'École des hautes études publiques – ont reçu une subvention de 97 678 $ du Conseil de recherche en sciences humaines du Canada (CRSH) sur une période de trois ans pour leur projet de recherche intitulé « Autour de Sara Corning. L'aide humanitaire aux réfugiés et aux orphelins arméniens et grecs (1919-1930). Parcours, pratiques et représentations ».

Le projet de recherche vise à mieux comprendre l'expérience de Sara Corning, une infirmière néo-écossaise qui a œuvré comme travailleuse humanitaire en Arménie, en Turquie et en Grèce durant les années 1920, en inscrivant son action et son parcours dans les réseaux humanitaires transnationaux en profonde transformation.

Soutenance de thèse d'Isabelle LeBlanc

Le mercredi 22 mai 2019, Isabelle LeBlanc a soutenu avec succès sa thèse de doctorat en sciences du langage intitulée « Femmes, langue, construction identitaire : un portrait sociolinguistique de l'Acadie ». Sa thèse porte sur les processus historiques de la construction identitaire des femmes en Acadie et le rôle des idéologies linguistiques dans le déploiement de stéréotypes culturels liés à cette identité de genre. En partant d'une idée reçue en Acadie selon laquelle « les femmes sont les gardiennes de la langue », la thèse avait pour objectif d'examiner ce que cela veut dire, pour différentes personnes, à partir de différents sites discursifs (archives, journaux étudiants et entretiens conversationnels), à travers les époques.

La photo fait voir l'évaluateur externe, Alexandre Duchêne, professeur ordinaire de sociologie du langage à l'Université de Fribourg (Suisse), la candidate, Isabelle LeBlanc, l'évaluatrice interne, Claudine Moïse, professeure en sciences du langage et du français langue étrangère à l'Université de Grenoble Alpes (France), et Annette Boudreau, directrice de la thèse.

Cette « chose neuve » : l'enseignement de la création littéraire et/ou poétique en milieu universitaire...

Maurice Raymond

La création littéraire en milieu universitaire a longtemps eu mauvaise presse... Malgré un discours approbateur de surface (de plus en plus fréquent), une grande suspicion semble toujours exister parmi nombre d'universitaires quant à la pertinence de cette discipline particulière. Ce qu'on nomme « l'idéologie créativiste » ne semble pas avoir sa place à l'université, lieu emblématique du haut savoir et de l'esprit cartésien. Il faut dire, toutefois, que cette méfiance est en partie justifiée, l'approche de plusieurs parmi ces idéologues créativistes étant souvent ou naïve ou biaisée. Combien d'entre eux, en effet, ne sont-ils pas convaincus que l'atelier de création est cet endroit privilégié où *l'on apprend à écrire* de la poésie, de la fiction, sorte de lieu transitoire d'un (contestable) continuum entre *écrivaines ou écrivains amateurs* et *écrivaines ou écrivains professionnels*.

Il est bon de rappeler ici un axiome de base, qu'on ne répétera jamais assez : *la poésie (son écriture) ne s'enseigne pas.* S'enseigne par contre et peut donc s'apprendre ce que Gilles Marcotte nommait, il y a déjà une vingtaine d'années, « l'intelligence de l'insécurité ». Citant le poète russo-américain Joseph Brodsky (« La poésie [...] est une formidable école d'insécurité et d'incertitude »), Marcotte précise : « [L'étudiante ou l'étudiant] apprendra peut-être [...] dans les cours de création littéraire [...] que l'écriture n'est pas seulement ce *produit fini* que lui présentent les manuels et les histoires de la littérature, mais un risque moins surmonté que constamment revécu, inscrivant la marque humaine de la faiblesse dans la force de l'œuvre[1]. » Ce constat est d'importance. L'étudiante ou l'étudiant, ainsi initié à cette « intelligence de l'insécurité », comprendra peut-être que l'écrivain est moins préoccupé par ce contestable *produit fini* – monde de la pétrification et de la formule – que par le tissage infini de la production, le dynamisme exacerbé de la quête. Dans cet esprit, l'œuvre est

Les textes produits en atelier se doivent, selon moi, de participer de cette dialectique particulière, privilégiant le premier jet et les dimensions de productivité, d'ouverture et de polysémie. Sont effectués, dans mes ateliers, très peu de retours correctifs. Le travail de correction, de réaménagement lexical, syntaxique, stylistique ou autre est un travail somme toute fortement (trop) subjectif et « cérébral ». Ne vaut-il pas mieux, dans le cadre d'un atelier d'écriture, privilégier une sorte de *gymnastique préconsciente de sélection intuitive* qui, organisant le tissu textuel (logique et analogique) à un niveau supérieur, évite le dangereux écueil de la rationalisation excessive ou de la simplification?

Finalement, la plupart des textes produits dans mes ateliers sont issus de contraintes. Puisqu'elle vient substituer à l'angoisse de la page blanche la dimension plus positive de la fixation ludique (l'esprit, soudainement occupé, *oublie,* le temps d'une écriture ou d'un *jeu,* la contemplation morbide de son vertige...), la contrainte est ici perçue comme un accès particulier à l'autonomie et à la liberté. Contraintes de nature oulipienne[3], surréaliste ou autres, elles ont toutes pour but exprès de rompre les barrages si persistants de l'autocensure afin de permettre le poème. Elles servent de plus à briser dès l'abord une attitude trop esthétisante au profit d'une posture moderne privilégiant le mode de la rupture et de la complexité combinatoire.

1. Gilles Marcotte, « Le professeur et son roman », dans *La Création artistique à l'Université,* sous la direction de Joël de la Noüe. Actes du colloque de la commission de la recherche de l'Université Laval, tenu le 12 mai 1998 dans le cadre du 66e congrès de l'Association canadienne-française pour l'avancement des sciences (ACFAS), Québec, Éditions Nota bene/Université Laval, 2000, p. 50.

2. Cité par Roland Barthes dans son important commentaire; « Théorie du texte » – voir *: Encyclopædia Universalis,* article « texte ».

3. « Ouvroir de Littérature Potentielle » : atelier d'expérimentation littéraire qui s'est organisé, dès 1960, autour du poète et mathématicien Raymond Queneau. Fonctionnant sur le mode de la perversion et de l'humour, *l'Oulipo* est principalement préoccupé par la réintroduction de la notion de contrainte formelle (notamment, mathématique) dans la création littéraire.

De nouvelles mineures au Département d'études françaises

Laurence Arrighi, David Décarie et Isabelle LeBlanc

Le Département d'études françaises a lancé en juillet 2019 deux nouvelles mineures : la *Mineure en sociolinguistique* et la *Mineure en création littéraire*. Sont aussi offerts par la Formation continue le *Certificat en sociolinguistique* et le *Certificat en création littéraire* dont les cursus sont identiques aux nouvelles mineures.

L'Acadie constitue un laboratoire vivant pour l'étude des pratiques et des représentations linguistiques. La *Mineure en sociolinguistique* a pour objectif de procurer les connaissances scientifiques nécessaires aux étudiantes et étudiants qui souhaitent appréhender les divers phénomènes langagiers à partir d'outils conceptuels permettant de mettre en mots leurs vécus en ce qui concerne la variation linguistique, l'insécurité linguistique, ainsi que la hiérarchisation sociale des pratiques langagières. Cette mineure vise à former les citoyennes et citoyens aux mécanismes de pouvoir imbriqués dans les choix de langue et les pratiques linguistiques afin de leur permettre de mieux comprendre et d'analyser le rôle du langage dans le fonctionnement des sociétés d'aujourd'hui.

La *Mineure en sociolinguistique* regroupe des cours traitant de phénomènes langagiers à partir d'une perspective sociale rendant compte des intersections entre langue et société. Ses cours mettent à profit une panoplie de stratégies pédagogiques et sont dispensés selon une diversité d'approches liées aux différentes spécialités des professeures (interculturelle, féministe, variationniste, ethnographique et critique). Il y a trois cours obligatoires et cinq cours à option sur des thématiques allant des politiques linguistiques à l'histoire de la langue, en passant par les enquêtes de terrain, l'écologie des langues, les liens entre langue et colonialisme, ceux entre langue et médias, l'analyse des conversations, le bilinguisme, les langues et cultures autochtones, et le développement du langage chez le jeune enfant.

La *Mineure en création littéraire* cherche pour sa part à former la future génération de créatrices et créateurs qui souhaitent participer à la vie culturelle de l'Acadie en leur donnant certains outils d'écriture nécessaires, tout en les initiant aux multiples enjeux de la réalité linguistique acadienne et, plus globalement, franco-canadienne.

Par ailleurs, l'Université de Moncton accueille un fort contingent d'étudiantes et étudiants internationaux, et ces programmes permettront de mieux leur faire connaître la réalité et les enjeux propres à l'Acadie afin qu'ils puissent enrichir l'effervescence culturelle du Nouveau-Brunswick. Ce programme vise plus spécifiquement à donner à l'étudiante et l'étudiant une expérience d'écriture soutenue dans des genres variés, des connaissances sur les genres littéraires et la littérature contemporaine, des techniques d'écriture permettant d'alimenter leur création, des connaissances sur le milieu littéraire acadien ainsi que des stratégies pour envisager une éventuelle publication de leurs productions.

La mineure compte quatre cours obligatoires, soit trois ateliers d'écriture et un cours consacré à un projet de création réalisé sous la supervision d'une professeure ou un professeur. Les ateliers font appel à des stratégies pédagogiques variées et stimulantes, telles que des contraintes oulipiennes, des jeux surréalistes, l'intégration de matériaux et de médias variés, des sorties à l'extérieur de la classe, etc. Les étudiantes et étudiants sont appelés à travailler en équipe et à discuter de façon constructive des textes produits. De plus, dans tous les ateliers, elles et ils sont amenés à réfléchir aux enjeux linguistiques et sociolinguistiques au sein de la création littéraire. Les crédits restants sont choisis dans une liste de cours de littérature (genres littéraires et littérature contemporaine) et d'autres disciplines.

Ces nouvelles mineures se combinent avec n'importe quelle majeure offerte à l'Université de Moncton. De plus, les personnes qui souhaitent étudier la sociolinguistique ou la création littéraire sans s'inscrire au baccalauréat peuvent obtenir un certificat dans ces domaines.

Christophe Traisnel devient vice-président du Réseau international des Chaires Senghor de la Francophonie

Christophe Traisnel

La Chaire Senghor en francophonies comparées de l'Université de Moncton a été créée il y a maintenant un an et Christophe Traisnel, son titulaire, vient d'être élu par le Réseau pour en devenir le vice-président lors de la rencontre du réseau qui a eu lieu à l'Université Galatasaray d'Istanbul le 8 novembre 2019.

Rappelons que la Chaire Senghor en francophonies comparées de Moncton s'inscrit dans le cadre d'un réseau international d'une vingtaine de chaires créé en 2003 et présent en Afrique, en Amérique, en Asie et en Europe. Le Réseau, qui connaît actuellement une période de grande mutation, a pour vocation de développer des travaux de recherche indépendants et des formations sur la Francophonie ainsi que de faire progresser les connaissances sur les francophonies. Le réseau s'est ainsi donné quatre missions : 1. diffuser un enseignement de base sur l'histoire, la géopolitique, les institutions et les coopérations de la Francophonie; 2. produire de la recherche sur l'objet « francophonie »; 3. animer un débat d'idées sur le monde francophone et son évolution; 4. favoriser la coopération entre partenaires francophones.

Cette année, le Réseau a participé à la journée scientifique organisée à l'Université Galatasaray, où une vingtaine de chercheuses, chercheurs, intervenantes et intervenants d'Europe, d'Afrique et d'Amérique se sont réunis autour du thème « Francophonies, plurilinguismes et linguistique pour le développement : rôles, statuts et fonctions du français dans des situations de migrations ». Christophe Traisnel a pu, à cette occasion, prononcer une conférence intitulée « Les francophones nés à l'étranger et installés au Canada Atlantique ». Cette présentation visait à mieux faire comprendre le contexte et les enjeux singuliers de l'immigration francophone en contexte minoritaire au Canada. Cette journée d'études donnera lieu à une publication scientifique.

La Chaire a également organisé plusieurs activités cette année à Moncton : l'inauguration, en avril 2019, de la Chaire elle-même par une conférence solennelle prononcée par la présidente du Réseau, la professeure Fusün Turkmen (Université Galatasaray); l'organisation de plusieurs ateliers dans le cadre des Printemps de l'École des hautes études publiques; la poursuite de l'initiative « ANCRE » (Acadie–Nouvelle-Calédonie : regards croisés, expériences partagées) qui s'est soldée par plusieurs activités scientifiques à Moncton (ateliers, rencontres de travail, par exemple) lors de la venue d'une délégation calédonienne en juin et d'une délégation du Vanuatu en octobre. La Chaire a organisé, en octobre également et en partenariat avec le Bureau du Québec dans les provinces atlantiques et l'Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques (ICRML), une conférence autour de la publication du nouveau Rapport sur l'état du français dans le monde (OIF), conférence prononcée par les auteurs Alexandre Wolff (Organisation internationale de la francophonie) et Richard Marcoux (Université Laval).

En outre, plusieurs projets de recherche portant sur les thèmes des francophonies locales et des mobilités francophones ont d'ores et déjà été lancés ou finalisés. Deux de ces projets ont reçu un financement du CRSH : le premier, mené en collaboration avec le professeur Chedly Belkhodja et la professeure Mireille Paquet, tous deux de l'Université Concordia, porte sur les Français du Canada; le second est mené en collaboration avec plusieurs chercheures et chercheurs associés au Congrès mondial acadien et l'ICRML. De plus, un projet de recherche sur l'immigration francophone en Acadie, en collaboration avec l'ICRML et la Société nationale de l'Acadie (SNA), a donné lieu à la publication d'un premier rapport et se soldera par la publication d'un second rapport à la fin de l'année 2019.

Par ailleurs, la Chaire est engagée dans plusieurs programmes d'envergure qui visent à multiplier les perspectives comparatives et les regards croisés sur les différents espaces francophones, tout en permettant une meilleure diffusion, à l'international, des réalités et perspectives des francophonies acadiennes de l'Atlantique. Citons ici quelques programmes en guise d'illustration : la codirection, avec Marielle Payaud de l'Université Jean Moulin Lyon 3, d'un numéro spécial de la *Revue internationale des francophonies* portant sur l'institutionnalisation des francophonies locales et internationale; un projet de MOOC (formation en ligne gratuite accessible à tous) sur les francophonies avec plusieurs collègues du réseau des Chaires; la coordination d'un numéro de la revue Hermès (CNRS) sur les francophonies dans une perspective comparative.

La Chaire poursuivra sur sa lancée l'année prochaine, avec l'objectif de renforcer les liens parfois ténus entre francophonies d'ici et francophonies d'ailleurs. L'Acadie et l'Université de Moncton ont en effet besoin de prendre toute leur place à l'international, et la Chaire souhaite y contribuer par ses projets, ses initiatives et ses collaborations au sein d'un réseau qui vient d'accueillir trois nouveaux membres : les Chaires Senghor de l'Université d'Ottawa, de l'Université de Poitiers et de l'Université de la Louisiane.

SAVIEZ-VOUS QUE ?

Faculté des arts et des sciences sociales

La Société royale du Canada (SRC) existe depuis 1883. Il s'agit d'un organisme national bilingue regroupant les plus éminents universitaires, humanistes, scientifiques et artistes canadiens. Son objectif principal est de promouvoir l'acquisition du savoir et la recherche dans les domaines des arts, des lettres et des sciences. Si l'Université de Moncton est un membre institutionnel de la SRC, il est intéressant de souligner que presque tous les membres individuels de notre université proviennent de la Faculté des arts et des sciences sociales ou ont été nommés par elle. Les deux seuls membres réguliers sont Donald Savoie (1992), professeur à l'École des hautes études publiques, et Jean Morency (2013), professeur au Département d'études françaises. En 2014, la SRC a créé le Collège de nouveaux chercheurs et créateurs en art et en science. Le Collège souligne les réalisations intellectuelles, scientifiques et artistiques de personnes qui ont fait preuve d'excellence dans leur domaine dans les 15 premières années suivant l'obtention de leur doctorat ou d'un diplôme équivalent. Les membres de Collège sont élus pour une période de sept ans. Au sein de notre université, les deux seuls membres sont Benoit Doyon-Gosselin (2015), professeur au Département d'études françaises, et Stephen Wyatt (2017), professeur en foresterie au Campus d'Edmundston. La Société royale accueille également des créateurs. Seulement trois écrivains acadiens en font partie. On se doute bien qu'Antonine Maillet s'y trouve, et cela depuis 1976. Plus récemment, la Faculté et l'Université ont soumis trois dossiers qui ont été retenus : Herménégilde Chiasson (2010), France Daigle (2019) et Marcia Babineau (2019), professeure en art dramatique et intronisée pour son travail de créatrice en Acadie depuis plus de 40 ans.

Département d'histoire et de géographie

Lors de la collation des grades du 25 mai 2019, l'Université de Moncton a décerné la médaille d'or du Gouverneur général du Canada à Frédérick Dufour, finissant à la maîtrise en histoire, lequel termine ses études avec une moyenne de 4,3. Sous la direction de la professeure titulaire Joceline Chabot, Frédérick Dufour a soutenu sa thèse ayant pour titre « La bande dessinée à l'épreuve du génocide des Arméniens : histoire(s), mémoire(s) et représentations (1979-2015) » en juin 2018.

Gregory Kennedy, professeur agrégé et directeur scientifique de l'Institut d'études acadiennes (IEA), a obtenu une subvention Développement du Conseil de recherches en sciences humaines (CRSH) de 184 000 $ sur trois ans (2019-2022) à titre de chercheur principal pour le projet « Service militaire, citoyenneté et culture publique au Canada atlantique, 1700-2000 » en collaboration avec l'Université du Nouveau-Brunswick.

Gregory Kennedy, professeur agrégé et directeur scientifique de l'IEA, a dirigé l'atelier « Repenser l'Acadie dans le monde : études comparées, études pluridisciplinaires » à l'Université de Moncton. L'atelier fut financé par une subvention Connexion du CRSH de 22 080 $. L'évènement rassemblait une vingtaine de spécialistes en études acadiennes et fut organisé en partenariat avec la Faculté des études supérieures et de la recherche (FESR) et la Faculté des arts et des sciences sociales (FASS) ainsi que l'Université Sainte-Anne, l'Institut L.-R. Wilson de l'Université McMaster et l'Institut de recherche Gorsebrook de l'Université Saint Mary's.

La carte du monde… c'est plus que ça!

Guy Vincent

J'enseigne le cours *Le milieu humain* depuis un certain temps et la *Carte du monde* depuis un peu moins longtemps. Je me plais à dire que le premier vise à comprendre le monde dans lequel on vit, et le second vise à le faire connaître. J'avais enseigné ce dernier ailleurs il y a maintenant très longtemps, à l'époque où l'histoire, croyait-on, se déroulait pratiquement sous nos yeux et corrigeait des erreurs du passé. C'était bien avant Internet tel qu'on le connaît et les bulletins de nouvelles en continu. C'était en 1990! Le mur de Berlin venait de tomber, le rideau de fer, de chuter. Un trait s'effaçait de la carte du monde, celui qui divisait l'Allemagne en deux. Le groupe allemand Scorpions chantait *Wind of Change* affichant un optimisme débordant qui semblait annoncer un monde qu'avait tant souhaité et chanté John Lennon avec sa chanson *Imagine*.

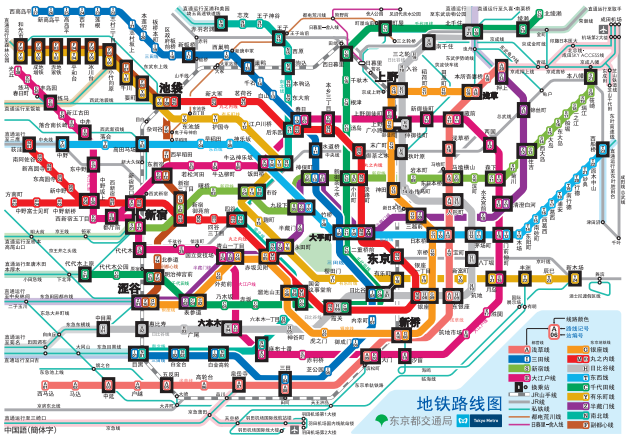
Toutefois, cette embellie fut de courte durée. Les massacres se succèdent ensuite en ex-Yougoslavie, dans le Caucase, au Rwanda, aux États-Unis (11 septembre 2001) et tout ce qu'ils allaient provoquer, pour ne nommer que ceux-là. Et, encore, la carte du monde se redessine, modifiant les traits déjà tracés sur le canevas! Ce qui est cependant moins visible, mais non moins important, sont les déplacements de populations, les horreurs perpétrées et les victimes de ces conflits… Voilà, en quelques lignes, les premiers instants du cours *Carte du monde*. Nous sommes loin des trop nombreuses conceptions que l'on se fait d'un tel cours et des précisions que j'ai maintes fois dû apporter à une variété d'auditoires dans la vie de tous les jours. La carte du monde, c'est beaucoup plus qu'identifier des pays, des capitales et des villes sur une carte. C'est aussi comprendre, connaître et identifier le pourquoi de ce que l'on voit sur la carte.

Enseigner la carte du monde, c'est aussi continuellement réévaluer l'état du monde. Pour paraphraser Jules Verne, c'est proposer de faire le tour du monde en un peu plus de 80 jours! Ceci représente tout de même un défi. C'est enseigner comment les milieux naturels ont influencé le développement et l'évolution des sociétés, comment des frontières ont été créées pour refouler ou exclure des peuples. C'est illustrer les fondements historiques de l'actualité contemporaine, et bien plus. C'est avant tout communiquer, transmettre cette passion pour la géographie, approfondir une conscience géographique qui permettra d'enrichir les expériences touristiques et interpréter les paysages nouveaux, ou ceux qu'on aime redécouvrir, observer la nature changeante du monde, autant naturel qu'humain. Raoul Blanchard, un géographe français, disait : « La géographie, ça s'apprend d'abord par les pieds! »

De formidables outils sont apparus et se sont ajoutés aux traditionnelles cartes et aux atlas pour rendre encore plus accessible l'exploration du monde. Google offre des cartes, des photos satellites observables en utilisant divers points de vue et des images au niveau du sol (*Streetview*). Il offre même la possibilité de faire du parachutisme virtuel en défilant le bouton de la souris vers le bas (*scroll down*), et ce, sans avoir la frousse ou le vertige!

Que ce soit par des casse-têtes de cartes géographiques, une partie de *Risk* ou de *Mais où se cache Carmen Sandiego?*, des atlas adaptés en fonction de groupes d'âges ou d'intérêts spécifiques, les occasions de s'ouvrir à la diversité et la complexité du monde sont nombreuses et à tous âges. Les enfants plus curieux voudront savoir où sont les pays dont les drapeaux se trouvent sur leur chandail en coton ouaté (« On est-tu ben juste en coton ouaté? »), où sont disputés les grands prix de Formule 1 ou les Jeux olympiques. Un peu plus tard, ils voudront, ou pourront, savoir d'où proviennent les articles qu'ils utilisent régulièrement… Mondialisation oblige!

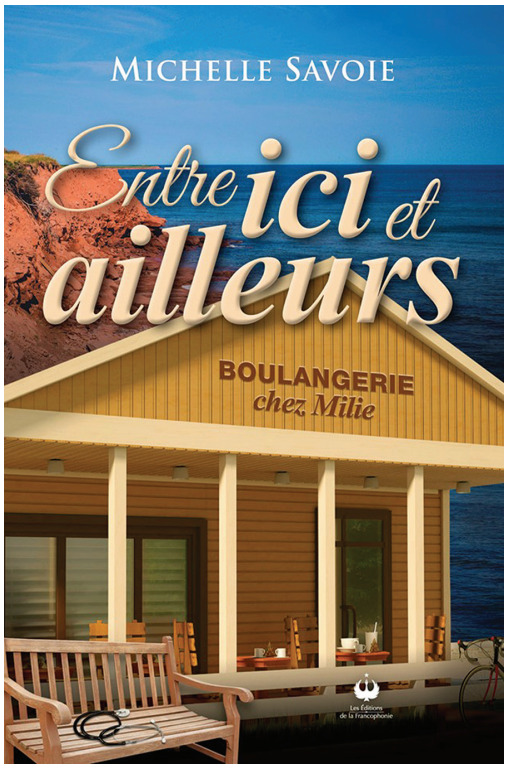
Quoi qu'il en soit, si le « voyage » proposé par l'enseignement de la carte du monde peut inciter les auditoires à vouloir davantage connaître le monde dans lequel ils vivent en s'informant, en voyageant ou en l'enseignant, en comprenant les défis, mais en considérant surtout les possibilités qui s'offrent pour les relever, l'effort n'aura pas été vain. Pour reprendre la vieille publicité d'une carte de crédit : *La carte [du monde], ne partez [voyagez] pas sans elle!*



SAVIEZ-VOUS QUE ?

Secteur langue

Michelle Savoie, professeure au Secteur langue du Département d'études françaises, a fait paraître son premier roman, *Entre ici et ailleurs*, dont le lancement a eu lieu le 17 octobre 2019. Theresa Mea, également professeure au Secteur langue, est la gagnante de Moncton de l'événement de création *De la plume au micro* (édition 2019) présenté par la revue *Ancrages*. Elle a été invitée à participer à la soirée littéraire *Libéré(e)s sur paroles – La récidive* comme auteure de la relève et son texte sera publié à l'hiver 2020 dans la revue *Ancrages*.



L'internationalisation sans se perdre

Natalie Melanson Breau

L'expansion du marché du travail journalistique et de la communication (autant les sujets, les tâches ou la clientèle), les innovations technologiques et le contexte de « mondialisation universitaire » (mobilité, formation en ligne, recrutement d'étudiantes et d'étudiants internationaux) ont été catalyseurs d'une grande réflexion sur la formation offerte dans les écoles de journalisme et de communication (Bouron, 2015). Depuis quelque temps, une internationalisation de l'enseignement s'effectue, l'objectif étant de mieux servir la population étudiante et les potentiels employeurs. Le *Programme d'information-communication* de l'Université de Moncton adopte diverses stratégies pour y parvenir.

D'abord, en offrant plusieurs cours qui visent l'acquisition de connaissances et de compétences interculturelles, le *Programme d'information-communication* prépare les diplômées et diplômés à vivre et à travailler dans une société de plus en plus mondialisée. Par exemple, le cours *Actualité internationale* (ICOM3853) initie les étudiantes et étudiants aux dossiers d'actualité outre-frontière, alors que *Communication interculturelle* (ICOM3230) apprend aux étudiantes et étudiants à préparer des outils ou événements de communication pour des publics de toutes origines et de toutes cultures. La majorité des cours du programme expose aussi les étudiantes et étudiants à des recherches à l'échelle internationale afin de les amener à développer un esprit critique aiguisé. Des conférencières et conférenciers de l'extérieur du Canada viennent également agrémenter les curriculums, dont Karelle Vignon-Vullierme qui s'est récemment entretenue avec les étudiantes et étudiants en *Communication multimédia*, par Skype depuis le Sénégal. Ces stratégies connaissent du succès en ICOM, compte tenu de la composition étudiante très diversifiée. Près de 50 % de la cohorte actuelle est de l'international, dont le plus gros contingent provient de l'Afrique de l'Ouest.

Nous avons aussi davantage de possibilités de mobilité. Grâce à des partenariats de mobilité internationale (voir la bulle), nous accueillons par semestre, en moyenne, de 4 à 6 étudiantes et étudiants en échange. Deux étudiantes du programme originaires du Nouveau-Brunswick ont aussi pu profiter de la mobilité le semestre dernier, l'une passant un semestre à Lyon, l'autre à Vigo. En se frottant à des contextes internationaux, les étudiantes et étudiants qui ont participé à des échanges internationaux ont pu mettre à l'épreuve leurs connaissances et apprendre à s'adapter à des réalités différentes.

Nous conscientisons aussi nos classes au fait que les débouchés du *Programme d'information-communication* sont de nature internationale. Les journalistes doivent être capables de saisir et d'interpréter des événements internationaux, à la fois pour en rendre compte, mais aussi pour permettre à la population « locale » de se situer dans le monde. Avec l'avènement du Web, le contenu journalistique international est de plus en plus accessible (nous faisons référence ici à une internationalisation de la consommation médiatique), parfois au détriment du contenu régional. Les spécialistes en communication ne peuvent non plus travailler sans avoir un pouls sur le globe. Les campagnes de sensibilisation mondiale, la clientèle à distance, la gestion des communautés sur les médias sociaux et les discours politiques font partie des réalités qui exigent une connaissance des cultures étrangères.

Pour le *Programme d'information-communication*, la clé du succès est l'équilibre, qui se traduit par une recette ingénieuse entre les enjeux et les pratiques au plan local et spécialisé et l'ouverture sur le monde et l'actualité internationale. Tout cela en misant sur l'importance des professions en information-communication pour la démocratie, l'émancipation, la responsabilisation, et l'organisation des sociétés, des organismes et des entreprises. L'attractivité d'une formation à visée internationale est partagée par les étudiantes et étudiants d'ici et d'ailleurs.

Référence : Bouron, S. (2015). « Les écoles de journalisme face à l'expansion du marché. Stratégies d'internationalisation et transformations des *curricula* ». *Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*. 14/ 245-266

SAVIEZ-VOUS QUE ?

Département de traduction et des langues

Trois conférences au Département de traduction et des langues à l'automne 2019

À l'automne 2019, le Département de traduction et des langues a accueilli deux conférencières et un conférencier. Dans le cadre de la Journée mondiale de la traduction (30 septembre), Alain Otis, qui a enseigné au Département pendant une douzaine d'années, a prononcé une conférence intitulée « Pierre Daviault : 1899-1964 ». Puis, le 25 octobre, *l'Asociación de Hispanistas de las Provincias Atlánticas* et le Département ont accueilli Sophie Lavoie de l'Université du Nouveau-Brunswick, dont la conférence avait pour thème « Traduire Rita Joe : vers l'apprentissage de la culture autochtone ». Finalement, le 4 novembre, une collaboration du Département, du Conseil des arts du Canada et de l'Association des traducteurs et traductrices littéraires du Canada a permis d'inviter la traductrice littéraire Sonya Malaborza pour qu'elle donne une conférence dont le titre était « Une accoucheuse cajun à Scots Bay. Traduire *The Birth House* d'Ami McKay pour un lectorat francophone ».

Le *Simposio Anual de la Asociación de Hispanistas de las Provincias Atlánticas* a eu lieu au Campus de Moncton en octobre 2019

Alliant activités académiques et culturelles, le *Simposio Anual de la Asociación de Hispanistas de las Provincias Atlánticas* a eu lieu les 25, 26 et 27 octobre derniers au campus de Moncton. Organisé par Cynthia Potvin, professeure au Département de traduction et des langues, Karen Spracklin, professeure au Département d'anglais, et Sophie Lavoie, professeure au Culture and Media Studies Department de l'Université du Nouveau-Brunswick, le symposium a débuté par une conférence pré-symposium de Sophie Lavoie intitulée « Traduire Rita Joe : vers l'apprentissage de la culture autochtone ». L'activité s'inscrivait dans une série de conférences offertes par le Département de traduction et des langues (voir ci-contre). Par la suite, les congressistes ont eu droit à une présentation de livre (Andrés Arteaga, professeur à l'Université Saint Mary's) et de traductions (Sophie Lavoie, professeure à l'Université du Nouveau-Brunswick), ainsi qu'à un récital (Cynthia Potvin, professeure à l'Université de Moncton). La première journée s'est conclue par la projection publique du film *Un traductor* (2018) de Rodrigo Barriuso et Sebastián Barriuso. Ayant pour titre *En busca de una identidad a través de la ficción. Los desafíos de escribir en español en Canadá* (« En quête d'une identité à travers la fiction. Les défis d'écrire en espagnol au Canada »), la conférence plénière a été prononcée par l'écrivaine, traductrice et éditrice canado-chilienne Camila Reimers, lauréate de six prix littéraires. Ainsi a débuté la journée de communications composée de quatre séances. Le symposium a pris fin le dimanche à la suite de la présentation post-symposium assurée par l'avocate Maya Achi, Gloria Reyes Xitumul, laquelle était de passage dans les Maritimes afin de parler de la lutte menée pour rendre justice aux 36 femmes Achi de Rabinal, lesquelles ont été victimes de violence sexuelle lors du conflit armée au Guatemala.

De la classe aux planches de l'opéra

Lisa Roy

En 1987, l'*Atelier d'opéra* du Département de musique de l'Université de Moncton faisait entendre ses premiers balbutiements. Depuis ses modestes débuts au troisième étage du pavillon Taillon, lieu des prestations publiques du Département de musique de l'époque, jusqu'aux productions complètes avec orchestre présentées au Théâtre Capitol, plus aucun doute ne subsiste sur la pertinence de cette pratique pédagogique qui s'inscrit parfaitement dans la mouvance actuelle de l'apprentissage expérientiel.

L'opéra est considéré par plusieurs comme étant « l'art total ». En effet, il se définit comme étant une œuvre dans laquelle la musique, le théâtre, la scénographie et parfois la danse se rencontrent pour donner vie à un livret. Le développement de nombreuses habiletés est essentiel pour les jeunes chanteuses et chanteurs qui aspirent accéder à une carrière d'opéra. En plus d'être en mesure de démontrer la maîtrise d'une production vocale sans failles (technique, connaissance des langues étrangères, expression vocale, etc.), et ce avec la masse sonore imposée par un orchestre, l'artiste lyrique doit être en mesure d'interpréter la courbe émotive d'un personnage tout en s'appropriant les éléments de costumes, de décors et d'accessoires. Il n'est plus question de simplement bien chanter les notes musicales d'une partition, mais d'interpréter un texte musical et théâtral de façon créative et inventive.

Voilà pourquoi les cours *Atelier d'opéra* offerts au Département de musique contribuent si parfaitement à la formation des étudiantes et étudiants en chant en leur offrant une expérience de scène authentique, par l'approfondissement de connaissances et compétences dans toutes les composantes du processus de production d'un opéra. Pour ce faire, peu importe qu'elles ou ils soient en début ou en fin de formation, les étudiantes et étudiants apprennent à étudier et à travailler une partition d'opéra, à appliquer leur technique vocale en situation de jeu scénique, à impliquer le corps autant que la voix, à respecter un horaire de répétitions comparable à celui du milieu professionnel et à intégrer les éléments scénographiques dans le geste vocal et scénique.

L'étudiante ou l'étudiant inscrit à l'atelier d'opéra bénéficie d'un encadrement continu de la professeure titulaire de la classe de chant, de la metteure en scène et du chef d'orchestre à chaque étape de la production au moyen de cours individuels et de répétitions de groupe. L'attribution des rôles est réalisée avec soin en tenant compte des forces et défis de toutes et tous afin d'assurer que chacune et chacun puisse développer de nouvelles compétences basées sur celles acquises précédemment. Comme pour tout autre cours universitaire, les étudiantes et étudiants sont soumis à des évaluations et doivent répondre aux exigences établies dans les objectifs d'apprentissage.

En plus de côtoyer des professionnelles et professionnels du milieu dans le processus de production de la présentation publique, les étudiantes et étudiants doivent collaborer avec leurs collègues de classe. Toutes et tous travaillent à non seulement se dépasser en tant qu'interprète, mais également à déployer leurs efforts dans le but commun de réaliser un spectacle de qualité qui sera finalement soumis à l'appréciation du public. Ainsi, les étudiantes et étudiants sont placés dans une situation en tout point semblable à la réalité d'une production professionnelle.

Le Département de musique est fier de ses diplômées et diplômés que l'on peut entendre sur les scènes d'opéra du monde entier. Elles et ils sont les premiers à affirmer que l'expérience acquise à l'*Atelier d'opéra* de l'Université de Moncton a été une pierre angulaire de leur succès.

Témoignage de la mezzo-soprano Christianne Bélanger (novembre 2019)

« L'existence de l'Atelier d'opéra à l'Université de Moncton a eu un impact sur mon parcours universitaire que je ressens encore aujourd'hui. L'opportunité qui nous est donnée d'apprendre le métier de chanteur en montant un rôle dans une production mise en scène et accompagnée d'orchestre est incommensurable. Je me souviens, lors des répétitions, d'être tombée en amour avec le processus de créer un personnage, de l'apprivoiser, non seulement musicalement, mais scéniquement et émotionnellement aussi. Ce travail ardu bien encadré et guidé ainsi que cette expérience sur scène précieuse que nous fournit l'Atelier d'opéra m'accompagnera toujours dans ma carrière professionnelle. »

Crédit photo Mathieu Léger

Dans la photo, à l'avant-plan au centre, on voit la mezzo-soprano Christianne Bélanger (diplômée 2007) et le ténor Eric Thériault (diplômé 1999) dans la production 2005 de notre Atelier d'opéra alors qu'ils chantaient le rôle de Dido et d'Aneas dans l'opéra *Dido and Aneas* de Henry Purcell.

Crédit photo Yves Renaud

Christianne Bélanger, en septembre 2019, dans le rôle de Larina de l'opéra *Eugène Onéguine* de Piotr Ilitch Tchaïkovski produit par l'Opéra de Montréal.

La formation linguistique à l'Université de Moncton : la réalité des cours obligatoires

Dominique Thomassin

Les étudiantes et étudiants qui s'inscrivent à l'Université de Moncton choisissent un domaine d'études qui correspond à leur champ d'intérêt et à leurs objectifs professionnels. Chaque cursus est constitué de cours rattachés à la discipline, mais aussi de certains cours obligatoires répondant aux objectifs de formation générale. Les cours de français font partie de ces cours imposés dans la formation universitaire. Comment les professeures et professeurs du Secteur langue procèdent-ils pour capter l'attention de leur classe et l'amener à développer un désir de perfectionner ses connaissances linguistiques?

Mentionnons d'abord que la formation linguistique vise l'enrichissement des connaissances langagières requises et dans la sphère universitaire et en milieu de travail, le tout dans un contexte sociolinguistique minoritaire. Le renforcement des compétences linguistiques est certes au cœur de l'enseignement, mais aussi le développement d'un intérêt pour la langue.

Par exemple, dans les cours dits de mise à niveau (*Grammaire moderne I, Grammaire moderne II* et *Éléments de grammaire moderne*), obligatoires pour celles et ceux qui éprouvent des difficultés avec les notions de base en français, l'enseignement se fait de façon à ce que les éléments qui n'ont pas été compris à l'école soient revus dans une optique « pratico-pratique », c'est-à-dire qu'il est indispensable de miser sur l'utilité, lors du processus d'écriture, de chacune des règles enseignées pour ainsi favoriser l'acquisition d'une réflexion métalinguistique. Le dynamisme et la passion du corps professoral apparaissent essentiels pour motiver l'étudiante ou l'étudiant et ainsi l'amener à vouloir développer une autonomie lui permettant de rédiger efficacement ses textes et d'en effectuer un examen critique.

Les cours *Communication orale* et *Communication écrite* constituent les deux cours que doit obligatoirement suivre toute la population étudiante de l'Université de Moncton, et ce, peu importe le domaine d'études. Cette réalité teinte inévitablement la façon d'enseigner et les stratégies employées en salle de classe visent à motiver l'étudiante ou l'étudiant à acquérir un bagage de connaissances solide et surtout utile à la poursuite des études et à la réussite professionnelle. Le cours *Communication orale* fournit les outils pour prendre la parole avec aisance et professionnalisme. En expérimentant différents types de discours, l'étudiante ou l'étudiant peut, à la fin du cours, adapter son propos selon les objectifs poursuivis ou encore le public cible. Ce cours représente également une occasion unique, compte tenu de l'hétérogénéité de la classe, de traiter de la variation linguistique, qu'elle soit diatopique ou diaphasique, et de ses fonctions dans la sphère sociale et professionnelle. Les échanges sur les variétés, les registres et les préjugés linguistiques s'avèrent dans ce contexte non seulement formateurs, mais aussi très ludiques. Le cours *Communication écrite* porte quant à lui sur les techniques rédactionnelles à utiliser dans les travaux universitaires et en milieu de travail. On y aborde notamment les particularités structurelles et linguistiques de la lettre, du résumé de texte et de la dissertation en plus de présenter les outils d'aide à la rédaction comme Antidote. Puisque les techniques varient selon le genre de texte, les intentions ou le destinataire, l'étudiante ou l'étudiant acquiert les aptitudes pour rédiger différents textes de façon structurée, claire et efficace. Évidemment, les compétences communicationnelles se développent sur toute une vie; néanmoins, les cours *Communication orale* et *Communication écrite* fournissent des techniques lui permettant de se distinguer dans son milieu en plus de stimuler sa créativité, une compétence transposable à tous les domaines.

Le Secteur langue offre enfin des cours de français plus avancés, obligatoires dans certains programmes ou suivis par celles et ceux qui souhaitent parfaire leur maitrise de la langue. Ces cours, c'est-à-dire *Techniques d'analyse de textes*, *Discours argumentatif* et *Enseigner pour apprendre*, diversifient les expériences en abordant l'analyse critique de textes, l'argumentation et l'aide en grammaire.

Offrir principalement des cours imposés teinte évidemment la façon d'enseigner des professeures et professeurs du Secteur langue dans la mesure où l'enseignement repose sur l'importance de susciter une volonté d'apprendre, de transmettre, avec dynamisme et créativité, des connaissances transférables dans diverses sphères et de montrer l'utilité de ces connaissances non pas uniquement dans le cours, mais également à l'extérieur de la salle de classe.

SAVIEZ-VOUS QUE?

Programme d'information-communication

À l'épreuve de la pratique professionnelle

Les étudiantes et étudiants du *Programme d'information-communication* de l'Université de Moncton ont eu la chance de mettre leurs connaissances en pratique à l'occasion d'une simulation de gestion de crise. Le 29 mars 2019, les étudiantes et étudiants des volets journalisme et relations publiques ont participé à l'initiative « journée professionnelle ». Ils ont été assignés à différents postes dans le milieu des communications au cours d'une journée reflétant ce qui pourrait leur arriver sur le terrain.

Allant du rôle de premier ministre au journalisme écrit, les participantes et participants ont dû réagir à une nouvelle de dernière heure. Les étudiantes et étudiants ont travaillé sur la nouvelle, inventée pour l'occasion, de l'abaissement du droit de vote à 16 ans au Nouveau-Brunswick.

Pour l'occasion, le pavillon des Arts à l'Université de Moncton a porté différents chapeaux, abritant la salle des journalistes télé, radio et écrit. Les différents partis politiques, auxquels étaient affectés des relationnistes, ont eu droit chacun à une salle pour des conférences de presse. Pour ce qui est des organismes communautaires, un local leur était aussi attitré pour qu'ils puissent répondre aux questions des journalistes.

C'est avec rigueur et un professionnalisme surprenant que les étudiantes et étudiants ont participé à ce nouveau genre d'exercice pratique. Chaque rôle a été bien représenté, dans une atmosphère d'entraide et d'apprentissage. On a pu ainsi concrètement produire des articles de presse, y compris d'agence, réaliser des interviews radio, télé ou presse écrite ou Web, diffuser des communiqués, etc.

La journée s'est terminée par la présentation d'une émission spéciale de radio. Les journalistes radio ont travaillé avec le producteur de l'émission et son animatrice afin de monter une émission de nouvelles portant sur l'annonce fictive du matin même.

Les bases sont installées pour un projet qui permet aux étudiantes et étudiants inscrits dans un cours du *Programme d'information-communication* de mettre en pratique les apprentissages des cours théoriques. Il reste toutefois quelques changements à apporter à l'organisation, mais nous pouvons confirmer que la première édition a été appréciée de ses participants.

Mathieu Lewis

La place et le sens du stage dans les programmes de criminologie et dans la communauté acadienne : la construction d'une identité professionnelle

Benoit Bolland et Marie-Andrée Pelland

Nous avons coutume de dire à nos étudiantes et étudiants que le stage n'est pas une forme de tourisme, mais une mise à l'épreuve de leurs connaissances et de leurs compétences, une expérience d'apprentissage hors du commun. Pourtant, cette expérience tient beaucoup du voyage. Elle se prépare minutieusement, et son choix tient compte tant de l'intérêt que l'on a d'un lieu que des gens que l'on va y rencontrer, même si une part importante de l'expérience doit être laissée à la découverte. Initialement, ils s'ouvrent donc à l'expérience, à une nouvelle réalité. En ce sens, une étudiante précise : « Je ne m'attendais aucunement à avoir une telle chance en débutant mon stage, mais je le prends à bras ouverts et j'en suis extrêmement reconnaissante ». Le stage est lui aussi une modification des rythmes, de la culture et des relations sociales. Comme le fait de voyager, il mobilise les connaissances théoriques que l'on peut avoir de la destination pour une application sur le terrain.

Il suppose – parlons-nous du voyage ou du stage? – l'apprentissage d'un langage, d'un idiome (professionnel), et suppose de sortir de sa zone de confort pour aller à la rencontre de l'autre. Il est l'occasion de voir ce qui nous convient – et ce qui ne nous convient pas – pour savoir si nous renouvellerons l'expérience. Mais il est avant tout un changement : si le stage est un voyage, il est en premier lieu un chemin vers la découverte de soi, de son devenir professionnel, de sa confiance en tant que criminologue. Le retour de deux étudiants sur leur expérience nous permet de constater cet apprentissage.

> *« En ce qui concerne ma connaissance de soi, je peux affirmer que mon stage m'a appris à découvrir des aspects de moi que je ne connaissais pas, mais aussi de faire un travail sur moi-même inattendu. »*

> *« Mon expérience de stage est inoubliable. J'ai rencontré des gens formidables et j'ai appris énormément de nouvelles choses sur moi-même, mais aussi sur mes connaissances. […] Je suis prête à affronter le monde professionnel et à acquérir de nouvelles connaissances. Je n'ai pas peur pour mon futur en tant que criminologue. »*

Voilà pourquoi, dès les premiers échanges, nous donnons des conseils comme nous le ferions avant un grand départ. Nous rappelons à nos étudiantes et étudiants : « Attention, si vous prenez cette voie, vous devez la suivre dans la conscience que vous serez une autre personne à l'issue de l'expérience ». Et, c'est un fait que, dans chaque expérience de stage, nous voyons les stagiaires évoluer. Ils ou elles s'en vont plus ou moins loin dans cette découverte, avec des progressions, des chemins donc qui diffèrent d'une personne à l'autre, mais tous et toutes en reviennent mûris, différents dans le meilleur sens du terme. Le stage permet également à plusieurs de confirmer leur désir de travailler auprès de certaines personnes ou sur certaines problématiques, comme le raconte un étudiant :

> *« J'ai adoré mon stage […] car j'avais le sentiment de venir en aide directement aux détenus. Mon avenir peut m'emmener à plusieurs places, car je suis ouvert à de nouveaux défis. »*

Toutefois, l'expérience de stage permet particulièrement une prise de conscience et une mise en action du rôle du criminologue dans différentes institutions et organismes communautaires de l'Acadie :

> *« Un stage est une étape très importante dans le cheminement universitaire et professionnel. À la suite de mon parcours de stagiaire dans cette organisation, j'ai découvert chez moi un besoin d'aider les autres… Dans le futur, en tant que criminologue, j'aimerais continuer de m'engager activement dans les diverses communautés où je serai afin d'essayer de faire une différence dans la vie des gens. »*

> *« Ma perception de voir les choses a totalement changé […] Le rôle d'un criminologue est un mélange de plusieurs choses selon moi, l'implication dans la communauté, la connaissance des lois, l'appréhension, la socialisation, mais surtout, il faut être capable de travailler avec différents acteurs (victime, criminel, organisation, police, etc.) pour comprendre nos sociétés changeantes et intervenir. »*

Les programmes de criminologie avec stage ont été lancés en septembre 2015. La présence d'étudiantes et d'étudiants de criminologie dans plusieurs espaces sociaux francophones est donc récente. Les superviseurs ont souvent des identités professionnelles autres que celle de criminologue, même s'ils possèdent les connaissances pratiques de la profession. Dans ce contexte, l'expérience de stage entre l'étudiant et le professionnel permet la co-construction de l'importance du savoir et des compétences criminologiques dans différents milieux de pratique. Les premiers stagiaires participent donc à construire, dans chacun des milieux, la place et la pertinence du criminologue. Le stage permet de prendre conscience de l'importance d'une compréhension approfondie de comportements délictueux, de trajectoires de personnes judiciarisées pour mettre en œuvre des interventions qui favorisent la réinsertion sociale de chaque citoyen et citoyenne. Cette présence permet aussi dans certains milieux de définir le rôle des criminologues auprès de victimes ou de survivants d'actes criminels. Enfin, ces stages permettent également de définir une place aux criminologues analystes en rendant compte de l'importance d'analyser des situations criminelles problématiques dans la mise en œuvre de programmes de prévention basés sur les meilleures pratiques pour faire de nos collectivités des milieux de vie harmonieux ou encore, dans certains milieux, de faire des choix opérationnels.

L'apprentissage expérientiel au Département de traduction et des langues

Julie Arsenault, Isabelle Bujold, Michel Mallet et Cynthia Potvin

Au Département de traduction et des langues, l'apprentissage expérientiel fait partie intégrante des cours, et ce, depuis toujours. En effet, par leur nature, les cours de traduction, d'allemand, d'espagnol et de français langue seconde ont une composante pratique prépondérante qui encourage les professeures et professeurs à concevoir des activités d'apprentissage authentiques se rapprochant le plus possible de ce que les étudiantes et étudiants sont appelés à vivre une fois sur le marché du travail ou lorsqu'ils doivent utiliser leur langue seconde ou la langue étrangère.

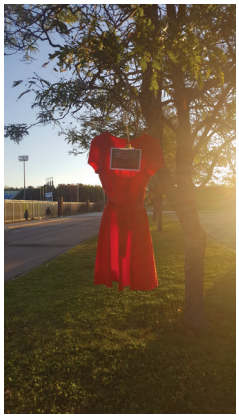
Dans les cours de traduction, les étudiantes et étudiants traduisent des textes généraux et spécialisés, dans des conditions qui se veulent les plus réalistes possibles en termes de temps et de contraintes. Pour leur part, les étudiantes et étudiants inscrits aux cours de langues ont aussi la chance de s'exposer à la langue et à la culture de façon expérientielle et authentique. Tel est le cas en allemand, notamment par le biais de voyages culturels et de séjours d'études en espace germanophone. En effet, le Département de traduction et des langues, en collaboration avec le Service de mobilité internationale, a établi des ententes de collaboration bilatérales avec les universités de Bamberg, de Graz, de Mannheim et d'Augsbourg. C'est d'ailleurs grâce à ces ententes signées en 2015 que le programme de *Mineure en allemand* à l'Université de Moncton a pu voir le jour. Ces ententes bilatérales ont aussi permis d'organiser deux projets novateurs et authentiques avec les étudiantes et étudiants inscrits aux cours d'allemand : un voyage culturel en Bavière et en Autriche en 2016 et un séjour d'études à Augsbourg en 2017. Outre les ententes d'échange d'études avec des universités de monde hispanique en Espagne, au Mexique, au Costa Rica, à Cuba et au Chili, 14 étudiantes et étudiants du groupe Mondiale Solidarité ont pris part à un échange humanitaire au Pérou en mai 2010. Qui plus est, un étudiant et une étudiante du Département de traduction et des langues ont mis en pratique leurs connaissances linguistiques lors d'un séjour d'un an en Espagne dans le cadre du programme d'assistanat de langue et de culture du ministère de l'Éducation, de la culture et du sport du gouvernement espagnol en 2013 et 2015. Il ne faudrait pas oublier que, depuis huit ans déjà, les étudiantes et étudiants des cours d'espagnol et de civilisation espagnole peuvent prendre part à l'organisation du *Festival del cine*, notamment en traduisant des synopsis, en révisant le programme et en assistant à la projection des films à l'affiche. Pour leur part, les étudiantes et étudiants des cours de français langue seconde vivent une expérience au quotidien simplement en ayant choisi d'étudier dans un établissement d'enseignement de langue française. En outre, dans le cadre du cours FLSA3533 *Langue et culture*, des invités et invitées œuvrant dans divers secteurs culturels viennent partager leur expérience avec les étudiants. Des visites sont également prévues sur le terrain. Enfin, toutes les étudiantes et tous les étudiants sont encouragés à assister à diverses activités culturelles (cinéma, théâtre, musique, par exemple) afin de s'intégrer pleinement dans le milieu et de découvrir la culture liée à la langue qu'ils étudient.

Qui plus est, grâce à l'initiative provinciale Prêt pour l'avenir NB, le Fonds d'apprentissage expérientiel pour personnes étudiantes, lancé à l'échelle de la province en 2018, a permis d'en faire un peu plus. Au semestre d'hiver 2019, les étudiantes et étudiants inscrits aux programmes de traduction ont pu visiter les bureaux des trois plus importants employeurs de la province : Lionbridge (Dieppe), le Bureau de traduction (Fredericton) et le Bureau de la traduction (Moncton). À l'été 2019, deux étudiantes (stages de 16 semaines à temps partiel) et un étudiant (stage de 12 semaines à temps partiel) ont traduit le contenu de sites Web d'entreprises néo-brunswickoises.

Inscrites ou non dans le cadre du programme de Fonds d'apprentissage expérientiel pour personnes étudiantes, les activités d'apprentissage expérientiel sont une composante de premier plan des divers programmes offerts par le Département de traduction et des langues. Au-delà des nombreux avantages indéniables qu'elles procurent, elles visent à donner aux étudiantes et étudiants la chance de vivre des expériences significatives et authentiques avant leur arrivée sur le marché du travail et à stimuler leur curiosité.

La pédagogie expérientielle : une dimension essentielle à la formation en travail social

Isabel Lanteigne, Marie-Pier Rivest et Lise Savoie



L'École de travail social a toujours promu des pédagogies variées ancrées dans des valeurs propres à la discipline, telles que le respect de la diversité et la justice sociale. Ainsi, la pédagogie expérientielle s'avère une pierre angulaire à la formation permettant de répondre à sa mission, qui s'articule autour des objectifs de changement social qui respectent les droits et l'autonomie des personnes, des groupes et des communautés dans leur environnement. Dans cette perspective expérientielle, les stages constituent de manière plus formelle une dimension fondamentale de la formation, où les étudiantes et les étudiants peuvent non seulement appliquer des connaissances théoriques à la pratique, mais aussi réfléchir à la pratique dans l'action et sur l'action.

Au-delà des stages, l'apprentissage expérientiel infuse l'ensemble de la formation. En ce sens, l'École de travail social utilise cette approche pédagogique à la fois en salle de classe, lors d'activités telles que des débats, des activités d'animation de groupe, des séances d'affiche, et par le partage de savoirs expérientiels par des membres de la communauté. À titre d'exemple, la professeure du cours *Travail social et vieillissement* organise, en collaboration avec les étudiantes et les étudiants, une activité de type « rencontre-minute » *(speed-dating)* afin d'échanger avec des personnes âgées engagées dans la communauté dans le but de briser les stéréotypes liés à l'âgisme. Cette activité leur donne l'occasion de transformer leurs perspectives face au vieillissement et d'adopter une posture critique devant l'intervention. Dans un autre cours d'intervention interculturelle, « l'activité des couvertes » permet aux étudiantes et étudiants de prendre conscience de l'impact de la colonisation des peuples autochtones. Animée par une formatrice mi'kmaq, cette activité interactive consiste à sensibiliser les participantes et les participants à l'histoire d'oppression des peuples autochtones ainsi qu'aux enjeux actuels liés à l'intervention. Ces exemples ne constituent que quelques-unes des occasions d'apprentissage expérientiel à même la salle de classe.

Quant aux activités para-académiques, le Projet justice sociale est, depuis 2007, une composante centrale de la vie de notre école. Portée par les étudiantes et les étudiants, cette initiative vise à promouvoir la justice sociale en créant des occasions d'engagement communautaire touchant plusieurs enjeux qui varient selon l'actualité et les intérêts des étudiantes et étudiants. À titre d'exemple, à l'été 2019, un groupe a mis sur pied un jardin communautaire au complexe résidentiel pour personnes âgées le Faubourg du Mascaret. En plus de créer des liens intergénérationnels autour d'un intérêt commun, cette activité a permis une conscientisation quant à la question de l'écoalimentation urbaine. De plus, à la suite d'une journée d'échanges avec des intervenantes et des intervenants autochtones qui nous ont vivement conviés à faire notre part dans le processus de réconciliation, l'activité des robes rouges a été mise sur pied par un comité du Projet justice sociale. Elle se déroule le 4 octobre de chaque année dans le cadre de la Journée nationale de commémoration des femmes et des filles autochtones disparues et assassinées. Des membres de ce comité installent des robes rouges à travers le campus afin de frapper l'imaginaire des personnes qui circulent sur le campus, les sensibilisant à cet enjeu social majeur. Ainsi, les nombreuses activités du Projet justice sociale favorisent notamment l'acquisition de nouvelles connaissances permettant d'ancrer les valeurs fondamentales du travail social dans leur identité professionnelle et cultivent l'engagement social des étudiantes et des étudiants.

Le corps professoral et le personnel administratif de l'École de travail social considèrent que ces initiatives, qu'elles soient académiques ou para-académiques, contribuent à créer une conscience collective qui met de l'avant la justice sociale. À ces fins, l'apprentissage expérientiel constitue la signature pédagogique de notre formation en travail social.

Pleins feux sur les nouvelles recrues de la Faculté

Cynthia Létourneau

Secteur langue

Cynthia Létourneau s'est jointe à l'équipe du Secteur langue en juillet 2019 en tant que chargée d'enseignement II. Titulaire d'un baccalauréat et d'une maîtrise en études littéraires, Cynthia donne une variété de cours pour le Secteur langue et a été responsable du Centre d'aide en français du campus de Moncton pendant plusieurs années. Elle enseigne pour l'Université de Moncton depuis 2007 et possède de l'expérience autant en français langue maternelle qu'en français langue seconde. Dans le cadre de son travail, aider les étudiantes et étudiants à améliorer leurs compétences langagières et valoriser la culture francophone sont ses principaux facteurs de motivation.

Isabelle LeBlanc

Département d'études françaises

Professeure au Département d'études françaises, Isabelle LeBlanc est titulaire d'un doctorat en sciences du langage qui porte sur les processus historiques de la construction identitaire des femmes en Acadie et le rôle des idéologies linguistiques dans le déploiement de stéréotypes culturels liés à cette identité de genre. La portée de la recherche est de contribuer aux connaissances sur « les femmes » en tant que groupe hétérogène en plus d'envisager l'identité féminine acadienne non pas comme un attribut (*something someone has)*, mais comme une pratique performative (*something someone does)* qui se manifeste à travers une prise de parole (orale et écrite). La thèse montre qu'il a longtemps existé un accès inégal aux ressources symboliques et matérielles pour les femmes en Acadie et qu'un tel écart dans l'accès aux ressources a perpétué des stéréotypes dans le discours traditionnaliste acadien; lesquels ont contribué à une domination masculine de l'espace public. En plus de sa thèse de doctorat, les recherches qualitatives d'Isabelle contribuent au développement d'une sociolinguiste féministe et queer en Acadie. Elle est membre de l'équipe de direction de la *Anthropology for Feminist Anthropology* et, depuis son embauche à l'Université de Moncton, elle a participé à la création d'espaces intellectuels tels que le Cercle de lectures féministes, le Cycle de vidéoconférences en sociolinguistique et le Groupe de recherche sur les archives et les femmes en Acadie (GRAFA).

Crédit photo Mathieu Léger

Jennifer Bélanger

Département des arts visuels

Jennifer Bélanger est titulaire d'un baccalauréat en arts visuels de l'Université de Moncton ainsi que d'une maîtrise en beaux-arts (*fine and media arts*) du Nova Scotia College of Art and Design à Halifax. Elle a été directrice de l'atelier d'estampe Imago, centre d'artistes autogéré, de 2000 à 2019. Elle a été, entre autres, commissaire invitée au Owens Art Gallery à l'Université Mount Allison, à la Galerie d'art Louise-et-Reuben-Cohen, au Musée acadien de l'Université de Moncton et au Centre des arts de la Confédération à l'Île-du-Prince-Édouard.

Elle a pris part à plusieurs expositions (solos et de groupe) au Canada et est récipiendaire de nombreux prix et bourses d'ArtsNB, du Conseil des Arts du Canada ainsi que de la Fondation Sheila Hugh Mackay. Elle est membre du conseil d'administration du Centre culturel Aberdeen depuis 2012 et membre du comité organisateur de l'encan annuel du centre. Sa pratique, bien que surtout concentrée en estampe, est interdisciplinaire : elle comprend le dessin, la vidéo et la peinture. Jennifer est représentée par la galerie Murmur à Moncton.

Pleins feux sur les nouvelles recrues de la Faculté

Karen Spracklin

Département d'anglais

Passionnée par les mots depuis la petite enfance, Karen Spracklin est aujourd'hui chargée d'enseignement au Département d'anglais. Elle se spécialise dans l'enseignement de l'anglais langue seconde et des sciences du langage. Titulaire d'un doctorat en sciences du langage de l'Université de Moncton (2017), Karen a rédigé une thèse portant sur l'acquisition du vocabulaire français par des apprenants anglophones immersifs. Elle a de plus obtenu sa maîtrise en linguistique appliquée – sa thèse portant sur l'acquisition du latin – de l'Université de la Nouvelle-Angleterre (UNE) ainsi qu'un baccalauréat en éducation (acquisition des langues secondes) à la suite de ses études en langue et littérature françaises (baccalauréat avec distinction) de l'Université Memorial à Terre-Neuve. Ses recherches récentes portent sur le rôle du dictionnaire dans l'apprentissage des langues. Karen conçoit présentement un dictionnaire pédagogique pour des apprenantes et apprenants de l'anglais langue seconde ou étrangère selon l'approche actancielle de J. Picoche (2002). Karen est aussi trésorière de l'Association de linguistique des provinces atlantiques et membre de TESL-NB et TESL-Canada.

Véronique Chadillon-Farinacci

Département de sociologie et de criminologie

Véronique Chadillon-Farinacci va travaillé pendant plusieurs années en milieu policier où elle s'est démarquée par la qualité de ses recherches quantitatives. Celles-ci ont permis le développement d'une vision porteuse d'innovation dans de nombreux projets et lui ont valu plusieurs mentions de qualité. Elle détient une formation multidisciplinaire en études urbaines et en criminologie qui fait d'elle une chercheuse polyvalente tant sur les thèmes de recherche que sur les méthodes employées. Ses travaux académiques ont porté sur divers sujets analysés sous un regard qualitatif, quantitatif ou spatial, par exemple la mobilisation citoyenne et le sentiment de sécurité, la culture de cannabis au Québec et l'enquête policière en matière de proxénétisme. Sa thèse porte sur un sujet délicat : la gestion du proxénétisme par les forces de l'ordre. Elle aborde le sujet sous trois principaux angles : le premier est typologique, le deuxième fait l'examen des logiques de décisions policières guidant les enquêtes et le troisième évalue l'efficacité des interventions policières sur la criminalité des proxénètes enquêtés. Ses intérêts de recherche actuels portent sur le *policing*, l'analyse de la criminalité et la sécurité urbaine. Pour Véronique, la théorie pose les bases de la connaissance, mais l'application concrète des concepts est clé.

UNIVERSITÉ DE MONCTON
CAMPUS DE MONCTON

UNIVERSITÉ DE MONCTON
CAMPUS DE MONCTON

UNIVERSITÉ DE MONCTON
CAMPUS DE MONCTON